



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

12 spécial | 2005

Une ville, une destinée : Orléans et Jeanne d'Arc

« Va, va, fille de Dieu »

De l'usage du « tu » et du « vous » dans les sources concernant Jeanne d'Arc (1430-1456)

Françoise Michaud-Fréjaville



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/729>

DOI : 10.4000/crm.729

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 157-169

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « « Va, va, fille de Dieu » », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 12 spécial | 2005, mis en ligne le 28 juin 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/729> ; DOI : 10.4000/crm.729

**« Va, va fille de Dieu »
De l'usage du « tu » et du « vous »
dans les sources concernant Jeanne d'Arc (1430-1456)**

*Et si in te vera penitentia signa apparuerint,
tibi ministretur penitentia sacramentum.*

Selon le texte du procès de condamnation ce sont les derniers mots, prononcés par l'évêque Cauchon, que Jeanne aurait entendus le 30 mai 1431 avant d'être livrée au bras séculier¹. Il s'agit de l'ultime phrase de la sentence définitive, qui se termine ainsi sur une parole de relative mansuétude : « et si apparaissaient en toi de véritables marques de pénitence, le sacrement de pénitence te sera administré ». Au-delà du caractère rituel de l'expression et, oserai-je dire pour le lecteur qui sait la suite de l'histoire et l'annulation de la condamnation, son côté involontairement provocateur, la formulation m'a entraînée à une réflexion sur la façon dont on appelait ou plutôt interpellait Jeanne d'Arc. Le « tu » ici utilisé est en réalité une forme très peu fréquente au Moyen Âge en dehors des textes scripturaires et liturgiques, et ne se trouve qu'en quelques passages très précis sous la plume des notaires du procès de condamnation ; quel sens peut-on lui donner et ce sens est-il propre au procès de Jeanne d'Arc ?

Philippe Wolff a ouvert les voies de la recherche sur le vousoiement et le tutoiement dans la France médiévale². Les usages judicieux de la seconde personne du singulier et de son pluriel de politesse, qui sont encore aujourd'hui des chausse-trapes de la civilité hexagonale, font partie de ces pratiques sur lesquelles nous ne disposons d'aucun mode d'emploi, d'aucun paragraphe de « miroir » des princes, d'aucun manuel de savoir-vivre ou écrire³. Selon les divers niveaux de langage, comment procédait-on à la distinction du tu et du vous ? Et pourquoi ? La langue vulgaire écrite reflétait-elle les usages de la pratique orale, ou les traduisait-elle pour les conformer aux normes d'une certaine bienséance littéraire ? Le latin transcrivait-il fidèlement les habitudes du français (d'oc ou d'oïl, peu importe) ou générait-il les modifications significatives propres aux modèles antiques ou sacrés ? Quelles relations entre les interlocuteurs sous-entendait l'emploi du vous ou du tu, pour autant que les textes aient conservé la juste expression ? Y a-t-il une différence de traitement entre les hommes et les femmes ? Une partie des réponses peut être trouvée

¹*Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. P. Tisset, t. I, p. 412.

²P. Wolff, *Vous : une histoire internationale du vouvoiement*, Toulouse, 1994.

³Le roi Saint Louis, dans les enseignements à ses enfants a utilisé le tu pour son fils Philippe : « j'ai pensé que je te ferai quelques enseignements... » (BnF, ms. fr. 12814) et le vous pour Isabelle : « Chère fille, je vous enseigne... » (BnF, ms. fr. 25462), ce qui n'a pas frappé le récent et remarquable historien de Saint Louis (J. Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 418 et suivantes). Pour ces textes, voir D. O'Connell, *Les propos de Saint Louis*, Paris, Julliard, 1974, p. 185 et 191.

dans nos textes. Une fois que nous aurons déterminé quelle confiance on peut accorder aux procès et aux chroniques, nous verrons comment le vous est devenu la norme et que le tu correspond ici à un usage essentiellement judiciaire.

Se fier ou non aux textes pour un usage oral ?

L'ensemble des sources concernant Jeanne d'Arc, particulièrement varié, permet de retrouver plusieurs dialogues entre la Pucelle et ceux qui se sont adressés à elle. On y voit se mêler les deux types d'interpellation, parfois au cours du même témoignage ou de la même séance de procès. À l'historien de tenter d'y trouver l'usage, une logique du discours, la relation entre l'héroïne et ses proches ou ses ennemis. J'ai utilisé les textes des procès publiés par P. Tisset (procès de condamnation)⁴ et P. Duparc (procès en nullité de la condamnation)⁵, en vérifiant pour le premier les cohérences ou divergences entre le texte latin et la « minute française ». J'ai consulté également quelques chroniques antérieures à 1456 où apparaissaient, ce qui n'est pas très fréquent, des dialogues entre Jeanne et ses compagnons : *La Chronique de la Pucelle*⁶, les *Chroniques* de Jean Chartier⁷ et de Perceval de Cagny⁸. À titre de comparaison, il m'a paru intéressant de consulter le procès de Gilles de Rais, de septembre-octobre 1440⁹, et celui du bandit provençal Pierre Archilon¹⁰ (1439). Tous deux permettent d'utiles rapprochements entre les façons de s'adresser aux hommes – selon leur rang, noble ou humble – et à une femme, Jeanne.

En vérité, la moisson n'est pas très abondante car la plupart des questions posées à Jeanne par l'évêque Cauchon ou par l'un des promoteurs qui se succédèrent comme porte-parole des juges, furent transcrites par les notaires au discours indirect, selon l'usage du temps ; même si les demandes et les réponses s'échangent avec rapidité, on ne trouve guère que des périphrases à la troisième personne. Si nous reprenons l'interrogatoire d'identité (mercredi 21 février 1431), nous avons bien une série de questions-réponses entre Pierre Cauchon – lequel utilise le « nous » de majesté – et la Pucelle, mais au début nous n'entendons pas sans médiation la voix des parties :

⁴*Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, texte établi et publié par P. Tisset avec le concours de Y. Lanhers, Paris, Klincksieck (Société d'histoire de France, Fondation du département des Vosges), 1960, t. 1, texte.

⁵*Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, texte établi et publié par P. Duparc, Paris, Klincksieck (Société d'histoire de France), 1977-1979, t. 1 et t. 2.

⁶*Chronique de la Pucelle ou chronique de Cousinot*, éditée par Vallet de Viriville, Paris, 1859.

⁷Jean Chartier, *Chronique de Charles VII*, éd. Vallet de Viriville, Paris, 1858, t. 1.

⁸Perceval de Cagny, *Chronique*, éd. H. Moranvillé, Paris, Renouard (Société d'histoire de France), 1902.

⁹E. Bossard, *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-bleue (1406-1440), d'après les documents réunis par M. R. de Maulde*, Paris, 2^e édition, 1886, le texte original du procès se trouve dans les pièces justificatives, pages I à CVIII ; G. Bataille, *Le procès de Gilles de Rais*, Paris, 1965, cité dans l'édition de 1979. G. Bataille propose une traduction revue du texte de Bossard (p. 189-337).

¹⁰F. Gasparri, *Crimes et châtiments en Provence au temps du roi René, procédure criminelle au XV^e siècle*, Paris, 1989.

*Eadem Johanna per nos interrogata fuit de nomine et cognomine ipsius. Adque respondit quod in partibus suis vocabatur Johanneta et, postquam venit in Franciam; vocata est Johanna. De cognomine autem suo dicebat se nescire*¹¹.

Le rapport écrit se poursuit ainsi pendant quatorze échanges, jusqu'à ce que le texte latin, lors d'une réplique de Jeanne, passe sans raison apparente au discours direct :

Tunc quoque sibi diximus quod alias nisi fuerat a carceribus evadere pluribus vicibus, et propterea, ut tucius et securius custodiretur, iussa fuerat vinculis ferreis compediri.

*Ad quod respondit dicens : verum est quod alias volui et vellem, prout licitum est cuicumque incarcerato seu prisionario, evadere*¹².

Pour ce même interrogatoire, « la minute française » commence par utiliser la forme indirecte de façon identique et parfois plus elliptique : « [...] Interroguee de son nom et surnom : Respondit que, ou lieu ou elle avoist esté nee, on l'appelloit Jhanette, et en France, Jhenne ; et du surnom n'en sçait riens. » Pourtant c'est déjà à la dixième question qu'intervient le véritable dialogue :

Requise qu'elle dist *Pater noster* et *Ave Maria* :

Respond qu'elle le dira volontiers, pourveu que monseigneur l'esveque de Beauvoys, qui estoit present, la vouldroit oyr de confession. Et combien qu'elle fust plusieurs foyz requise de dire *Pater noster* et *Ave Maria*, elle respondit qu'elle ne le diroit point, se ledit evesque ne l'ouoyt de confession. Et adoncq ledit evesque dist : « Je vous ordonneray ung ou deux notables personaiges de ceste compaignie ausquelz vous direz *Pater noster* et *Ave Maria*. » A quoy elle respondit : « Je ne le diray point, se ilz ne me oyent en confession »¹³.

Alors que le latin a conservé la forme indirecte :

Diximus quod libenter sibi traderemus unum aut duos notabiles viros de lingua gallicana coram quibus ipsa diceret Pater noster etc. Ad quod Johanna respondit quod non diceret eis, nisi eam audirent in confessione.

Cet exemple montre la prudence avec laquelle nous devons examiner nos sources : pour transmettre les questions et les réponses avec justesse, ce n'est pas de donner la formulation intégralement qui importait, mais que paraissent les mots exacts les plus importants. Que Jeanne et Cauchon utilisent ou non le « Je » ne change rien au fait que ce que veut la prisonnière est d'être entendue en confession, recevoir le sacrement de pénitence ; c'est à ce seul prix qu'elle répètera les prières apprises de sa mère, le *Pater* et l'*Ave*. Ces précisions peuvent être données aussi

¹¹*Procès de condamnation*, t. 1, p. 40. Le texte en français du manuscrit d'Orléans cité plus loin se trouve à la même page.

¹²*Ibid.*, p. 42. Les verbes à la première personne du singulier ne sont pas soulignés dans l'édition : « je voulus et je voudrais, comme il est légitime à tout incarcéré ou prisonnier, m'évader ».

¹³*Ibid.*, p. 41, ainsi que le texte latin cité plus loin.

bien par un discours indirect que par une « sténographie » des interrogatoires. On voit bien dans l'exemple ci-dessus que les deux formulations sont, en fait, semblables à l'exception de la personne des verbes. La vivacité ou la lourdeur du style n'ont pas d'influence sur la signification des demandes et des réponses.

Les notaires, s'ils choisissent de transmettre intégralement les débats, privilégient évidemment les réponses de Jeanne, qui peuvent et même doivent entraîner sa perte, et font très peu parler directement les juges dont les questions sont généralement des plus brèves. On en trouve un bon exemple lors de l'interrogatoire du samedi 3 mars 1431¹⁴, séance très importante au cours de laquelle les questions portèrent sur les voix, l'habit d'homme, l'étendard, frère Richard, les enfants que Jeanne aurait « levés », Catherine de la Rochelle. Le texte latin fournit soixante questions, toutes indirectes (*interrogata an, quid, si, utrum* etc. ; *fuit, fecit, veniret, dixerit* etc.), les réponses sont vingt-six fois à la première personne (*respondit : ego nichil scio*, ou *Ego me refero ad Deum*, ou encore : *Quis vobis dixit quod habebam preceptum a Deo ?*) et trente-quatre fois à la troisième (à propos de son anneau et de qui le lui avait donné : *respondit quod pater eius vel mater... etc.*), mais cinq fois la réponse passe, pour une réplique, à une question unique, du discours direct à l'indirect : *Ego dixi vobis illud quod scio, et non respondebo vobis aliud. Dixit etiam quod ipsum sanctum Michaellem et illas sanctas ita bene vidit*¹⁵.

En ce qui touche le texte de la minute en français, nous retrouvons des proportions un peu différentes : soixante-deux questions, trente-deux réponses directes – dont neuf « mixtes » font succéder la troisième à la première personne –, trente entièrement en style indirect. Le texte en français laisse donc parler davantage Jeanne. Dans le détail, on voit que ce ne sont pas forcément les mêmes répliques que chaque version propose ; ici, dix fois la forme de transmission diverge d'une langue à l'autre, trois fois le latin emploie le discours direct et le français l'indirect et sept fois le contraire¹⁶. Le sens des réponses de cette session particulièrement importante

¹⁴*Ibid.*, p. 91-108, le texte de la minute française est jusqu'à la p. 94 celui du manuscrit d'Orléans, ensuite celui dit d'Urfé.

¹⁵*Ibid.*, p. 91 « Je vous en ai dit ce que j'en sais et ne vous répondrai plus rien ; elle dit aussi qu'elle avait bien vu ce saint Michel et ces saintes. »

¹⁶Voici quelques exemples de ces divergences. À propos de la fin de sa captivité, le texte français donne :

« Dit oultre : je ne scay l'heure ne le jour. Le plaisir de Dieu soi fait.

Interroguee se ses voix lui ont riens dit en general.

Respond : Ouy vraiment ilz m'ont dit que je seray delivree, mais ne scay le jour ne l'heure. Et que je fasse bonne chere [bonne figure] hardyement. »

Le latin :

Dixit ultra quod per fidem suam nescit diem neque horam qua evadet.

Interrogata an voces aliquid sibi de hoc dixerunt in generalis.

Respondit : Ita veraciter ; ipse dixerunt michi quos essem liberata sed nescio diem neque horam ; et quod audacter faciam letum vultum.

On voit que le français use davantage de la citation à la première personne, mais que le sens n'est en rien modifié par le latin (l'expression « bonne chère » s'applique pour nous aux bons repas, ce qui n'est pas le sens du moyen français) (*Procès de condamnation*, p. 93).

Un exemple dans l'autre sens, concernant l'anneau de Jeanne :

du procès n'en n'est, comme je l'ai dit, nullement affecté. En regardant de plus près, on se rend compte que les véritables citations sont extrêmement courtes : Jeanne n'énonce jamais plus de trois propositions¹⁷. Un plus long discours est toujours relayé par l'indirect comme si le rédacteur n'était plus assez certain du mot à mot prononcé par l'accusée. Les scribes n'ont pris entièrement pris au vol que les premières phrases des réponses, la suite étant des notes qu'ils ne font pas passer pour le discours littéral, mais dont ils vérifièrent la rigoureuse exactitude du sens en les soumettant plus tard à Jeanne, lors de la lecture des articles¹⁸.

La grande rareté des passages au style direct et leur brièveté plaident finalement pour leur authenticité formelle, pour leur non-réécriture à partir de notations abrégées. Si le « vous » et le « tu » ont été rapportés, c'est qu'ils furent effectivement prononcés. Nous devons alors mesurer le caractère exceptionnel du procès de Jeanne qui nous laisse entendre, si peu que ce soit, les voix des intervenants au lieu de nous livrer, comme dans celui de Gilles de Rais, par exemple, les seuls rapports des notaires et quelques rarissimes phrases de l'accusé¹⁹.

La méfiance doit prévaloir, en revanche, en ce qui touche les enquêtes du procès en nullité comme les chroniques. Pour les premières, les personnes interrogées, conscientes de l'importance nouvelle de Jeanne, ont pu modifier *a posteriori* la façon dont elles s'adressaient à la Pucelle, soit pour paraître avoir été de ses familiers, soit au contraire pour marquer le respect qui devrait avoir toujours entouré celle qui avait fait de Charles VII le roi victorieux. On pouvait avoir tutoyé la fillette

Interrogata utrum mulieres [...] faciebantne anulos suos tangere illum anulum quem ipsa Johanna portabat in digito. Respondit quod : multe mulieres tetigerunt manus meas et annulos meos sed nescio animum nec intentionem ipsarum.

La minute française ne fait pas parler Jeanne :

« Interroguee se les bonnes femmes de la ville touchoient point leurs agneaulx a l'anel quelle portoit :

Respond : Maintes femmes ont touché a ses mains et ses agneaulx ; mais ne scait point leur couraige ou intencion » (*Ibid.*, p. 101, « couraige » étant la pensée du cœur, siège de l'*anima*).

¹⁷*Ibid.*, p. 93, à la question de savoir si à Poitiers elle fut interrogée sur son changement d'habit, le texte latin dit : *Respondit : Ego non recordor tamen ipsi me interrogaverunt ubi ego ceperam istum habitum virilem ; et ego dixi eis quod ego ceperam apud opidum Valliscoloris*. C'est le plus long discours à la première personne de cette session, et un des plus longs de tout le procès. Deux autres plus longues périodes se trouvent, toujours au sujet du vêtement d'homme, le jeudi 5 mars ; elles occupent cinq et sept lignes de l'édition Tisset (*Procès de condamnation*, t. 1, p. 157-158).

La minute française n'est pas si sûre des paroles exactes et utilise en partie le discours indirect : « Interroguee [...] Respond : Il ne m'en souvient. Toutesvoies elle dist : ilz la interroguent ou elle avoit prins tel habillement d'homme ; et elle leur dist que ce avoit esté a Veaucouleurs »

¹⁸Le 28 mars 1431, par exemple, on reprit l'interrogatoire sur la rencontre de Jeanne et de Catherine de la Rochelle, en utilisant mot à mot l'interrogatoire du 3 mars (*Procès de condamnation...*, t. 1, p. 265).

¹⁹G. Bataille, *Le procès de Gilles de Rais*, p. 239-241 : lors de l'interrogatoire du 21 octobre 1440, on constate que Gilles vouvoie François Prelati : « Priez Dieu pour moy et je prieray pour vous ». E. Bossard, *Gilles de Rais*, p. XLVI : ce même jour, lors de la confession hors jugement du seigneur de Rais, on trouve un bref dialogue – trois répliques – entre le président du tribunal, M^e Pierre de l'Hôpital et l'accusé, lesquels se vouvoient, bien sûr.

de Domrémy ou la voyageuse vers Chinon, on ne pouvait que dire vous rétrospectivement à l'héroïne d'Orléans et du sacre. Ce n'est pas la traduction en latin de ces témoignages qui a fait pencher les rédacteurs pour le tutoiement antique : Jean de Novellompont ne peut pas se souvenir d'avoir interpellé la jeune fille chez Henri le Royer autrement qu'en pucelle de roman de chevalerie : « *amica mea, quid hic facitis* »²⁰. Quant aux chroniques, il ne faut certes pas les considérer comme des témoignages directs et sûrs des relations entre Jeanne et son entourage, mais comme la transcription vraisemblable aux yeux des lecteurs du temps de ce qu'avaient pu être réellement les dialogues entre Jeanne, le roi et les capitaines, en fonction des usages et contraintes littéraires du genre historique. Les niveaux de langage y sont respectés : Jeanne tutoie son page : « Va quérir mon cheval. En nom Dieu, les gens de la ville ont affaire devant une bastide et y en a de blessez »²¹, dit « vous » à Baudricourt : « En nom Dieu, vous mettez trop à m'envoyer »²² et tourne une formule plus écrite qu'orale pour Charles VII : « Gentil roy, ores est executé le plaisir de Dieu qui vouloit que vinssiez à Rheims recevoir vostre digne sacre en monstrant que vous estes vray roy, et celui auquel le royaume doit appartenir »²³.

Dire « vous », usage, politesse et langue écrite

D'une façon générale, les rares apostrophes de la vie courante et du temps du procès de condamnation nous assurent que l'on a dit « vous » à Jeanne, dans la France du Royaume de Bourges, au moins depuis le moment où elle a été acceptée à la cour. Le roi²⁴, l'archevêque de Reims²⁵, le bâtard d'Orléans²⁶, Christophe de Harcourt²⁷, l'évêque de Noyon, Jean de Mailly²⁸, tous lui parlent avec autant d'égard et de déférence que le comte d'Armagnac quand il lui écrit : « Ma très chiere dame, je me recomande humblement à vous, et vous supplie pour Dieu... »²⁹. Tous ces interlocuteurs, issus de la haute aristocratie de la naissance ou de la fonction, sont partisans de la Pucelle et pratiquent de manière naturelle cet usage du vousoiement que nous trouvons déjà dans la Chanson de Roland dès la première discussion, plutôt aigre-douce, entre Olivier et Roland³⁰. Dans la fiction de la chanson de geste, les

²⁰Nullité, t. I, p. 289. Personnellement, je pense qu'il l'a alors apostrophée sans élégance excessive : « ma pauvre fille, que fais-tu ici ! »

²¹Chronique de la Pucelle, p. 286. Mais Louis de Coûtes ne se souvient pas d'une telle formule. Tout en se rappelant le mécontentement de Jeanne, il a oublié qu'il était l'adolescent qu'on tutoyait : « Ha, sanglant garson, vous ne me dyriez pas que le sanc de France feust repandu » (Nullité, t. I, p. 363).

²²Ibid., p. 272.

²³Ibid., p. 317.

²⁴Rex ait : *Johanna seu placeat bene vobis declarare illud...* (Nullité, t. I, p. 323)

²⁵*O Johanna in quo loco habetis vos spem moriendi* (Nullité, t. I, p. 324), phrase que l'on retrouve à peu près semblable chez le chroniqueur en français dans la bouche de Dunois : « Jehanne, sçavez-vous quand vous mourrez et en quel lieu ? » (Chronique de la Pucelle, p. 326).

²⁶Letor [sum] de adventu vostro (Nullité, t. I, p. 318).

²⁷Nullité, t. I, p. 323 ; [Johanna] non velletis vos dicere hic...

²⁸Johanna, faciatis illud quod vobis consulitur, Vultis vos facere mori ? (Ibid. p. 353).

²⁹Procès de condamnation, t. I, p. 337 (lettre du comte d'Armagnac).

³⁰« Seigneurs baruns, qui i purruns enveier

deux héros conservent cet usage jusqu'à ce que la douleur de la mort toute proche fasse éclater le carcan de la bienséance littéraire³¹ : « Mon Dieu, je ne sais plus que faire ! Sire compagnon, admirable fut votre valeur ! Jamais homme n'aura cœur comme le tien ! » crie Roland à Olivier agonisant³². En ce qui concerne Jeanne, le tu à son égard n'a jamais franchi les lèvres de ses partisans après son départ de Vaucouleurs.

Les grands ne sont pas les seuls à user de la seconde personne du pluriel : Jacques Boucher, quand il lui propose de prendre le temps de manger, dit à la Pucelle : « Jeanne, mangeons ceste alose avant que partiez »³³. Le maître des requêtes du roi (dans lequel Vallet de Viriville voulait voir l'auteur de la *Chronique de la Pucelle*), rencontrant la jeune fille dans la cour du château de Chinon, l'interpelle : « Jeanne, on veult que vous essayez à mettre les vivres dedans Orléans »³⁴, et les capitaines, à Orléans, sont d'une grande courtoisie quand ils la laissent pour aller chercher le reste des troupes à Blois : « Jeanne, allez y seurement car nous vous promettons de retourner bien brief devers vous »³⁵. Jean d'Aulon, en serviteur respectueux, s'adresse à Jeanne après Compiègne avec tristesse et dignité : « Ceste povre ville de Compiègne que vous avez moult amee, a ceste fois sera remise es mains et en la subjection des ennemis de France »³⁶. Le petit peuple parle à la Pucelle, quand il lui est favorable, avec considération et sans familiarité. Ainsi, frère Pasquerel rapporte les paroles des Tourangeaux qui le présentèrent à Jeanne, et rappelle qu'il

Al Sarrazin ki Sarrauce tient
 Respunt Rollant : « Jo i puis aler mult ben !
 Nu ferez certes », dist li quens Oliver
 Vostre curage est mult pesmes e fiers :

Jo me crendreis que vos meslisez » (*La Chanson de Roland*, éd. J. Dufournet, Paris, Garnier-Flammarion 1993, v. 252-258, p. 78-80, pour le texte en ancien français).

³¹ Gilles de Rais, qui s'adresse en public à son diabolique ami François Prelati, en usant de formules similaires ne passe pas au tu : « Adieu François mon amy. Jamais plus nous ne nous entreverrons en cest monde ; je prie Dieu qu'il vous doint bonne pacience et esperance en Dieu que nous nous enreverrons en la grant joye de paradis ! »

³² « Deus », dist li quens, « or ne sai jo que face

Sire cumpains, mar fust vostre barnage

Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet » (*Roland, Ibid.*, v. 1982-1984, p. 215). On voit qu'aucune « traduction » ne peut rendre barnage c'est-à-dire les qualités d'homme (les valeurs masculines, de ber, baro(n) : l'homme) ni cors (le cœur), siège de ces qualités.

Après la mort d'Olivier on retrouve le glissement de pronom, que le compagnon ne peut plus entendre :

« Sire Cumpaing, tant mar fustes hardiz !

Ensemble avun estet et anz et dis ;

Nem fesis mal ne jo nel te forfis

Quant tu es mor[t], dulus est que jo vif ! » (*ibid.*, v. 2024-2030). « Seigneur compagnon, pour votre malheur vous fûtes si hardi ! Nous avons été ensemble des années et des jours : tu ne me fis aucun mal, je ne te fis aucun tort. Puisque tu es mort, il m'est douloureux de vivre. »

³³ *Chronique de la Pucelle*, p. 292.

³⁴ *Ibid.*, p. 297.

³⁵ *Ibid.*, p. 285.

³⁶ Perceval de Cagny, *Chronique*, p. 177.

lui fut recommandé avec faveur : *Johanna, nos adduximus vobis istum bonum patrem, si eum bene cognosceretis, vos eum multum diligeretis*³⁷.

Plus surprenant, peut-être, est l'usage de la seconde personne de politesse de la part des juges. Il n'y a aucun doute que tout au long des interrogatoires usèrent du vous et ne laissèrent transcrire dans les formules directes que des apostrophes très policées.

« Vous jurez de dire vérité de ce qui vous sera demandé qui concerne la foi catholique et de tout autre chose que scaurez »³⁸, commence par dire Cauchon à Jeanne. On a vu plus haut que ce même 21 février, les notaires ont relevé une autre injonction de l'évêque à Jeanne, usant du vous. Jean Fabri rappela en 1455 que Cauchon fit taire Jeanne de sèche façon mais en conservant une belle maîtrise de la conjugaison : *melius fuisset vobis, si tacuissetis* (« il valait mieux pour vous que vous vous tussiez »)³⁹. Le jeudi 15 mars, à la demande qu'on lui garantisse de la laisser assister à la messe si elle revêtait des habits féminins, son interlocuteur répond : *Et ego certifico vobis quod audietis missam, si fueritis in habitu muliebris*⁴⁰. Jusqu'aux derniers jours de l'affrontement, le tribunal use de ce « vous » : le 23 mai 1431, Pierre Maurice, dans la monition qu'il entame par une terrible formule : *Johanna, amica carissima nunc tempore est, circa finem vestri processus, bene pensare que dicta sunt...*, ne s'adresse à elle qu'avec la plus glaçante politesse. Le 24 mai, Guillaume Erard insiste à son tour :

Veecy messeigneurs les juges qui plusieurs fois vous ont sommee et requise que vous eussiez submettre tous vos fais et dis a nostre mere Sainte Eglise⁴¹.

Le 7 juin 1431, l'information posthume sur les déclarations de Jeanne enregistre la question de Jean Toumoullié à la Pucelle :

« *diximus eidem Johanne verbis gallicis* : Or sa, Jeanne vous nous avez tousjours dit que vos voix vous disoient que vous seriez délivrée et vous veez maintenant comment elles vous ont deceue ; dites nous maintenant la vérité »⁴².

À cette constante distance du vous, qui donne au procès une grandeur certaine et conforte les juges dans leur certitude de se comporter de la façon la plus humaine envers l'accusée et aussi la plus rigoureuse en matière de procédure, Jeanne a renvoyé une dignité sans égale. Bien que nous ne sachions pas le plus souvent à qui elle parlait précisément (*transeatis ultra*, « passez outre »), étant donné que les assistants sont fort nombreux⁴³ et que s'adresser à eux collectivement nécessitait le

³⁷ *Nullité*, t. I, p. 388.

³⁸ *Procès de condamnation*, t. 1, p. 38 : 21 février : *diceremus* : *Vos curabitis dicere veritatem de hiis que petuntur a vobis fidei materiam concernentibus et que scietis*.

³⁹ *Nullité*, t. I, p. 237.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 157. La minute française : « A quoy fut dit par l'interrogant : Et je vous certifie que orrez messe, mais que soyez en abit de femme ».

⁴¹ *Ibid.*, p. 386-387 : *Ecce dominos meos iudices, qui repetitis vicibus vos sommaverunt et requisiverunt quod velletis sumictere omnia dicta et facta vestra sancte matri Ecclesie...*

⁴² *Ibid.*, p. 419.

⁴³ C. De Robillard de Beaurepaire, *Notes sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, Rouen, 1890.

pluriel, quelques mentions particulières montrent qu'elle usait du vous pour répondre à tel ou tel, et parfois non sans une pointe d'audace : *Reverentia vestra salva non est verum ut dicitis*. À l'évêque Cauchon elle dit : « Advisez bien de ce que dictes estre mon juge, car vous prenez une grande charge et me chargez trop » (24 février)⁴⁴. C'est de façon semblable qu'elle répondait aux autres intervenants. Les notaires ont rapporté la séance du 2 mai : « *Ad quam monicionem generalem ipsa Johanna respondit* : lisez vostre livre, *scilicet scedulam quam tenebat dictus dominus archidiaconus*, et puis je vous repondray »⁴⁵.

Lors de l'enquête posthume du 7 juin 1431, les questions du frère prêcheur Martin (Ladvenu) le 30 mai à Jeanne, qu'il a confessée et à laquelle il va donner l'eucharistie, quelques instants avant la mort furent rapportées par Jacques Le Camus : *Creditis vos quod hic sit corpus Christi* ? Et ensuite : *Creditisne amplius in istis vocibus* ? Le frère retrouve le « vous » abandonné par l'évêque Cauchon pour la sentence.

Il est donc tout à fait évident que la transcription en latin ne modifie en rien la personne de la conjugaison dont usaient nos interlocuteurs : foin de la prose cicéronienne, tout le monde s'attendait à l'usage du « vous », devenu la forme normale des rapports verbaux entre les gens, y compris dans les prières en langue vulgaire⁴⁶. En vérité, seul le « tu » est incongru, si rare qu'un témoin du procès de Gilles de Rais hésitait à affirmer que l'invocation du Diable se faisait au singulier ou au pluriel de politesse⁴⁷.

Le tutoiement : des emportements de Jeanne à la voix de l'Église

Il est si naturel d'user du vous que, d'étrange façon, les voix finissent par l'utiliser elles aussi : sainte Catherine dit à Jeanne après Compiègne : « Sans faulte, il fault que prenés en gré, et ne seriés point delivré tant que aiés veu le roy des An-

⁴⁴*Procès de condamnation*, t. 1, p. 55 : *Ego dico vobis, advertatis bene de hoc quod dicitis vos esse meum iudicem quia vos assumitis unum grande onus et nimium oneratis me*. Jeanne use une nouvelle fois de la même expression quelques instants après : *Dixit nobis episcopo predicto : vos dicetis quod estis iudex meus* (*Ibid.* p. 59). Phrase que Jeanne répéta le 14 mars (*Ibid.*, p. 147).

⁴⁵*Ibid.*, p. 337 : Minute française : « *Et requisita si velit corrigere et se emendare iuxta deliberacionem peritorum* : Respond : « Luisez vostre livre », c'est assavoir la cedula que tenoit ledit monseigneur [l'archidiacre], et puis je vous repondray ».

⁴⁶*Ibid.*, p. 252 : *respondit [...] verbis gallicis* : « Tres doux Dieu, en l'onneur de vostre sainte passion, je vous requier, se vous me amez, que vous me reveliez comment je dooy respondre a ces gens d'eglise » (28 mars 1431).

⁴⁷*Et tunc audivit iste testis quod dictus Franciscus, inter cetera verba, sub media voce proferebat illud verbum « Sathan, veni vel venite » et credit iste testis quod subjunxit idem Franciscus : « in adjutorium nostrum »* (Bossard, *Gilles de Rais*, p. LXXIV). « Et alors le témoin entendit le dit François (Prelati) entre autres paroles dites à voix basses, dire ces mots : « Viens Satan » ; ou « Venez ! », le même témoin croit que le même François ajoutait « à notre aide » (17 octobre 1440, Eustache Blanchet, prêtre, dans G. Bataille, *Le Procès de Gilles de Rais...*, p. 267).

gloys »⁴⁸. Néanmoins, les autres mentions des voix les font tutoyer Jeanne : *illa nocte audiverat vocem dicentem : Responde audacter*⁴⁹, ce que confirment les témoins du procès en nullité : « Fille Dé, va, va, va, je serai a ton aide, va »⁵⁰.

Au cours de sa vie publique, et à l'exception de ses voix, Jeanne dont nous n'avons aucun dialogue avec sa famille, n'a été tutoyée par son entourage direct que par Baudricourt. Au début, aveugle à sa bonne foi, sourd à son discours, exaspéré de son insistance, il l'avait traitée en mineure et il finit par user à son égard d'un « tu » paternel : « Va-t-en et en advieigne ce qu'il en pourra advenir (*Vade, vade et quod inde poterit venire, veniat*) »⁵¹. On peut noter que le latin marque mieux, par son redoublement du renvoi, la lassitude de Baudricourt ! Ce n'aurait pas seulement été au moment de l'envoi de la Pucelle vers Chinon que le capitaine de Vaucouleurs, dans ses entrevues avec Jeanne, telles que les juges de Rouen les évoquent, aurait usé du « tu », mais de façon naturelle et usuelle⁵², marque d'une supériorité de l'âge et de la condition qui ne fut plus de mise quand la victoire eut prouvé le caractère surnaturel de la mission de Jeanne.

Libre et spontanée dans son expression, fine au point de toujours trouver les registres adéquats, la Pucelle connaissait les différentes valeurs communes du tutoiement. On a vu qu'elle tutoyait sans doute son page, elle fit de même – selon la *Chronique de la Pucelle* – envers un héraut d'armes renvoyé par l'ennemi : « Or t'en retourne, et ne fait doute que tu ameneras ton compaignon, et dis a Tallebot que si il arme, je m'armeray aussi... »⁵³. À ses compagnons nobles qu'elle fréquente sur le pied d'égalité de compagnonnage militaire, elle s'adresse comme le Roland de la *Chanson* en usant alternativement de la forme simple et de celle de politesse. Elle reçoit avec courtoisie le duc d'Alençon : « Vous, soyez le très bien venu »⁵⁴, mais si elle voit le prince hésiter devant l'entreprise elle le secoue : *Times-tu ! Nonne scis quod ego promisi uxorem tue te reducere sanum et incolumem*⁵⁵ ! Elle en use de façon similaire auprès du roi, ce qui nous semble à la fois plus étrange et parfaitement compatible cependant avec sa mission qui la fait parler au nom de Dieu, avec le tu que celui-ci utiliserait : « Messire, tu es vray heritier de France et filz du roy »⁵⁶.

Si l'on n'avait que la déposition du héros, on croirait que Jeanne a toujours parlé au Bâtard d'Orléans avec la déférence du vous, mais Jean d'Aulon, heureusement, remet les interlocuteurs face à face :

⁴⁸*Procès de condamnation*, p. 144 (14 mars 1431) : *Tunc Sancta Katherina dixit ei : « sine defectu, oportet quod accipiat gradenter ; et non eritis expedita quousque videritis regem Anglorum ».*

⁴⁹*Ibid.*, p. 253 (28 mars 1431).

⁵⁰*Nullité*, t. 1, p. 323 (témoignage de Dunois). La *Chronique de la Pucelle* rapporte ces paroles de Jeanne : « Et lors la voix me dist : “Fille, va, va, je seray a ton ayde, va”. Et quand ceste voix me viens, je suis tant resjouie que merveilles » (*Chronique...*, p. 300).

⁵¹*Procès de condamnation*, t. 1, p. 50 (séance du 22 février 1431).

⁵²*Ibid.*, p. 204 : le 27 mars, rappelant une discussion avec Baudricourt sur le pape, l'empereur et le roi, les notaires font dire au capitaine de Vaucouleurs : *Ergo ego vellem tibi facere unum, ex quo erunt viri tante auctoritate ut ex inde melius valerem.*

⁵³*Chronique de la Pucelle*, p. 286.

⁵⁴*Nullité*, t. 1, p. 381.

⁵⁵*Ibid.*, p. 384 : « As-tu peur ? Tu sais bien que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ! » (témoignage du duc Jean d'Alençon lui-même).

⁵⁶*Ibid.*, p. 390 (Jean Pasquerel).

Bastard ! Bastard ! Ou nom Dieu, je te commande que tantost que tu scauras la venue dudit Falsolf, que tu me le faces savoir. Car s'il passe sans que je le sache, je te promets que [te] feray oster la teste⁵⁷,

Et l'apostrophe de Jeanne est un écho de ses indignations dont la rude franchise est restée dans l'oreille des assistants. Jeanne, au siège d'Orléans, répond aux invectives de Glasdale : *Clasdas, Clasdas, Ren-ti, Ren-ti ! Regi caelorum, tu me vocasti putain, ego habeo magnam pietatem de tua anima...*⁵⁸. À Chinon, elle avait lancé à cet homme qui l'injurait en blasphémant : « Ha, en nom Dieu, tu le renyes, et tu es si près de ta mort ! »⁵⁹, comme au siège de Jargeau, elle a crié au seigneur du Lude : *Illa machina te occidet*⁶⁰ ! Envers ses juges, elle n'aurait laissé qu'un seul tutoiement échapper à sa retenue : Martin Ladvenu rapporte, longtemps après, une réaction au prêche de Guillaume Erard : « Ne parle point de mon roy, il est bon chrétien » ; ce manquement à la haute tenue du procès est si surprenant qu'il ne fut même pas admis par toutes les versions de la procédure en nullité⁶¹ ! Personne au cours du procès lui-même ne se laissa réellement aller aux excès verbaux, et quand Jean d'Estivet s'emporta et s'adressa avec grossièreté à Jeanne, ce fut – aux dires de Jean Tiphaine – dans la cellule, en privé ou presque : *Tu paillarda comedisti halleca et alia tibi contraria*⁶² !

À cette dernière exception près, les textes nous disent donc qu'en dépit de moments de fortes tensions, le ton est resté celui de la dignité qui sied à l'exercice de la justice. À Rouen, les juges ont voulu affirmer, en particulier par la forme, que le procès avait été mené, selon eux, avec la plus grande rigueur morale et la dignité nécessaire, et nous ne pouvons savoir quelles censures précises ont pu s'exercer sur la rédaction présentée par les secrétaires.

À la fin du procès de condamnation apparaît un nouveau tutoiement. Tous les dialogues sont en réalité achevés, il ne s'agit pas alors d'un moyen de se rapprocher de Jeanne, de l'amadouer, la mettre en confiance, ou au contraire de la brusquer, de l'humilier en la ramenant au rang d'une enfant. L'opinion des juges est faite à Rouen, après que l'Université de Paris ait donné son avis. Alors une dernière fois, le 23 mai on s'adresse à Jeanne en résumant les erreurs qu'on lui attribue : *Primus, tu Johanna dixisti ab aetate XIII^{sim} annorum tu habuisti revelacionem*⁶³. Le « tu » introduit ici est repris le 24 mai, après l'abjuration, pour la première sentence : *Cum [...] tu, Johanna vulgariter dicta la Pucelle [...] delata fueris...*⁶⁴. On le retrouve le 30 mai, lors de la sentence définitive : *nos [...] te, Johannam, vulgariter dictam la Pucelle, in varios errores variaque crimina scismatis [...] indicisse iusto iudicio declaravimus...*

L'usage de la seconde personne nous paraît aujourd'hui particulièrement insupportable, à cet instant précis où l'accusée se trouve justement rejetée de la com-

⁵⁷*Ibid.*, p. 477.

⁵⁸*Ibid.*, p. 395 (témoignage de Jean Pasquerel).

⁵⁹*Ibid.*, p. 389 (Jean Pasquerel).

⁶⁰*Ibid.*, p. 385 (duc d'Alençon).

⁶¹*Nullité*, t.1, p. 462, P. Duparc donne la leçon de la version D : « ne parlés point ».

⁶²*Ibid.*, p.349. Il s'agit de l'épisode de la maladie de Jeanne en prison.

⁶³*Procès de condamnation*, t. 1, p. 375.

⁶⁴*Ibid.*, p. 392 et 413.

munauté, avec les formules les plus dures des Écritures : « comme membre pourri, afin que tu n'infectes pas pareillement les autres membres [...] nous t'avons rejetée de l'unité de l'Église »⁶⁵. Le premier mouvement est d'y voir une injure supplémentaire et un traitement particulièrement cruel. Or la comparaison avec d'autres sentences de la même époque montre qu'il s'agit ni plus ni moins que de la formulation usuelle des sentences⁶⁶.

En effet, nous trouvons un procédé absolument semblable lors du procès de Gilles de Rais devant la juridiction ecclésiastique : « Nous déclarons, que toi, Gilles de Rays, présent en jugement devant nous, tu t'es rendu perfidement coupable d'hérétique apostasie »⁶⁷. Les deux arrêts en matière d'hérésie et de crime contre nature prononcés contre le sire de Rais sont bâtis sur un modèle semblable, usant en fait de la seconde personne du singulier selon les modèles, ici tout puissants, de la justice antique. En revanche, la version conservée des arrêts du procès criminel, séculier celui-là, ne s'adresse pas directement à l'accusé mais la décision du juge est rapportée à la troisième personne : « mondit seigneur et président et commissaire du duc jugea et déclara que ledit Gilles de Rais devait être pendu et brûlé »⁶⁸. Nous ignorons le texte de la sentence authentique.

La condition sociale n'intervient pas : l'ancien maréchal de France est traité comme le misérable voleur de grand chemin. F. Gasparri, en publiant le procès de Pierre Archilon, a présenté un bandit de sac et de corde qui exerça ses méfaits entre 1428 et 1439. Les récits des témoins et co-accusés, nombreux et souvent pittoresques, y sont rapportés à la troisième personne, en intercalant des fragments de dialogues⁶⁹, mais la sentence est donnée dans les formes identiques à celles du procès de Jeanne ou de Gilles de Rais : « [...] siégeant en tribunal suivant la coutume des anciens⁷⁰, prononçant notre sentence définitive de notre propre bouche, en des termes rédigés par écrit : parce qu'il appert que toi, Pierre Archilon, tu as [...], nous disons [...] que tu sois pendu ». *More majorum*, l'utilisation des formulaires du droit écrit oblige à l'emploi de cette seconde personne du singulier venue de Rome, désormais d'usage vulgaire extrêmement rare. Les justifications de la forme du supplice adapté aux crimes, la pendaison, sont, comme pour le feu de l'hérétique, exposées avec un soin qui se veut pédagogique : « et que tu sois pendu [...] haut et loin de la terre afin que tu comprennes que cette terre que tu n'as pas rougi de violer ne t'offres plus désormais ni secours ni soutien... ».

⁶⁵*Ibid.*, p. 413 : *Te tanquam membrum putridum, ne cetera membra pariter inficias, ab ipsius Ecclesie unitate [...] abscindimus...* L'argument s'appuie sur Jean XV, 1-2 et 6 : « Je suis le vrai cep, et mon père est le vigneron, tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit il le coupe [...]. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, on le jette dehors comme le sarment et il se dessèche ; puis on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent ».

⁶⁶R. Grand, « Justices criminelles, procédures et peines dans les villes aux XIV^e et XV^e siècles », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CII (1941), p. 70.

⁶⁷G. Bataille, *Le procès...*, p. 259 : *Declaramus te, Egidium de Rays supradictum, coram nobis in judicio presentem, hereticam apostasiam perfidie [...] commississe* (cf. E. Bossard, *Gilles de Rais*, p. LXIII).

⁶⁸*Id.*, *Le procès...*, p. 335.

⁶⁹F. Gasparri, *Crimes et châtiments...*, p. 99 : « Ils le laissèrent à demi mort, retournèrent aux Baumettes pour boire et se dirent entre eux : “Déposons-le sur la rive”, puis ils dirent “Ne le déposons pas sur la rive, car nous serons découverts...” ».

⁷⁰*Ibid.*, p. 178 ; texte latin : *Ibid.*, p. 324 : *more majorum pro tribunali sedentes...*

Les juges de Jeanne n'étaient pas impartiaux, ils firent tout pour qu'elle soit condamnée car ils la considéraient politiquement et religieusement dangereuse. Pour autant, le procès de condamnation de Rouen n'est peut-être pas « l'œuvre de passion » que l'on pourrait opposer au procès de Gilles de Rais « œuvre de calme », ainsi que l'affirmait E. Bossard au début du XX^e siècle. Ce qui frappe dans le procès de Rouen, jusque dans l'utilisation des pronoms personnels, est l'extrême rigueur de la formulation, obéissant non à l'émotion mais à l'usage rigoureux du monde et du prétoire selon les moments et les nécessités du droit. L'alternance du tutoiement et du vousoiement n'est pas une manœuvre supplémentaire ou une marque particulière de mépris sexiste, aristocratique ou cléricale, mais un respect rigoureux des formes. C'était un tribunal qui se considérait semblable aux autres, « ayant pris le conseil d'hommes experts et très experts, de grande autorité et renommée, de haute culture et science éminente [...], ayant Dieu devant les yeux »⁷¹, et avait été tout particulièrement soucieux de recourir aux autorités scientifiques et morales : « tout le procès vu et délibéré par les maîtres et docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, par plusieurs prélats et docteurs en droit, civil et canonique »⁷². Cela rend encore plus effrayante la situation de Jeanne devant des juges qui apparaissent moins violents et haineux que glacés et sûrs d'une vérité, la leur, enveloppée avec certitude dans les formes rigides de la Justice.

⁷¹*Id.*

⁷²*Procès de condamnation*, p. 392 (24 mai 1431).